

LECTURES & CRITIQUES

Antoine Meillet, *Linguistique historique et linguistique générale*. Tome I (1921-1926) et tome II (1936). Édition préparée, présentée et indexée par Pierre Ragot, Limoges, Éditions Lambert-Lucas, 2015, 733 p., ISBN 978-2-35935-140-8.

Meillet, enfin ! Telle serait la réaction spontanée devant la republication d'écrits du plus grand linguiste français, alors qu'une maison d'édition courageuse édite à nouveau quantité d'ouvrages de linguistes français et étrangers, tâche que n'accomplissent pas les « grandes » maisons d'éditions françaises, ni les éditeurs dits scientifiques, qui sont de fait des presses universitaires. Ce n'est pas que le nom d'Antoine Meillet (1866-1936) ne figure plus au catalogue d'éditeurs scolaires ou universitaires pour quelques ouvrages constamment réimprimés, mais cela est loin d'épuiser la richesse de livres que les linguistes français, du moins les comparatistes, consultent toujours avec profit. Il existe, chez un petit nombre de lecteurs il est vrai, dont je fais partie, une sorte de culte de Meillet, qui les a poussés au fil des années à photocopier ses travaux ou à se les procurer chez des libraires d'ancien. Une nouvelle édition des deux tomes de *Linguistique historique et linguistique générale* (sigle proposé : *LHLG*) est particulièrement opportune, parce que ces deux livres avaient cessé d'être disponibles. L'éditeur, Pierre Ragot (ci-après P.R.) était bien préparé pour cette tâche, puisqu'il est lui-même linguiste et indo-européaniste. L'histoire de la publication originale fait l'objet d'une mise au point utile (p. 7 et 58-61).

Ces deux tomes reprenaient tous, à une exception près, des articles publiés antérieurement. Le premier tome, préparé par Meillet lui-même, comprenait 22 articles, parus à partir de 1900. Sorti en 1921, il formait le 8^e volume de la collection « Linguistique » sous l'égide de la Société de Linguistique de Paris, publiée par Honoré Champion. Il eut la faveur d'une seconde édition en 1926, augmentée de deux articles, « À propos de *qualitas* » et « Les interférences dans le vocabulaire ». Dans la dernière année de sa vie, en vue d'un hommage pour son 70^e anniversaire, des élèves et amis (Joseph Vendryes, Jules Bloch et Émile Benveniste) ont lancé une souscription pour la publication d'un second tome, sous le même titre et conçu selon le même principe, recueillant des articles parus depuis 1913. Le choix des articles avait été approuvé par Meillet lui-même, qui ajouta à l'ensemble un chapitre inédit « Le vocabulaire dans la question des parentés de langues » (n^o 51). Cela constituait le 40^e volume de la dite collection « Linguistique », qui était désormais publiée par Klincksieck. Le second tome a fait l'objet d'un nouveau tirage en 1952. Par contre, le premier tome fut réimprimé plusieurs fois, par Klincksieck, puis par Slatkine, mais sur la base de l'édition de 1921. Par un bizarre concours de circonstances, l'article « Les interférences dans le vocabulaire » figurait dans le tome II, publié en 1936. Quoi qu'il en soit, la réédition actuelle donne en facsimilé l'édition complète du tome I, de 1926, avec 24 articles (p. 73-438), suivie du tome II, de 1936, riche de 28 articles

(p. 439-681), dont le n° 29 (« Les interférences dans le vocabulaire ») est identique au n° 24 du tome I. Ce doublon n'a pas d'importance. L'éditeur en profite pour apporter des précisions sur l'histoire de la maison Champion, qui avait repris les éditions Bouillon et Vieweg, liées toutes deux à l'École Pratique des Hautes Études depuis ses origines. Grâce au fac-similé, la pagination originale des tomes est conservée en haut de page, avec la pagination continue courant en bas de page. La qualité visuelle est dans l'ensemble très bonne, et même meilleure que celle du tome II dans le second tirage, dont le papier a rapidement jauni. Cependant, dans les deux articles (n° 23 et 24) du « Supplément de 1926 » du tome I (p. 423 sq.), quelques signes (ponctuation, apostrophes, etc.) sont moins lisibles, mais pas au point de gêner la lecture. Cela tient certainement à la mauvaise qualité de l'édition originale. J'ajoute que le livre comporte un certain nombre de photographies du maître, qui n'étaient pas toutes connues, en particulier (p. 418) celle où on le voit à Châteaumeillant (chef-lieu de canton, département du Cher), dans sa villégiature du Berry, en compagnie de son épouse, beaucoup plus jeune.

Un grand nombre de rééditions d'articles de savants, qui sont parus originellement dans des périodiques ou des recueils de mélanges, se contentent malheureusement de la simple reproduction des matériaux. À mon avis, ce genre de publication (sous le titre de « Scripta Minora », de « Selected Writings », ou de « Kleine Schriften ») reçoit un intérêt supplémentaire, et même décisif, si elle est accompagnée d'annexes scientifiques. C'est le cas ici, et cela contribue à former une publication véritablement nouvelle. L'éditeur nous donne (p. 67-71) les références des sources des 51 articles contenus dans les deux tomes, alors que celles données dans les publications originales n'étaient ni exactes ni complètes. Surtout, à l'index original du tome

II (index des noms et index des matières, comme on disait à l'époque), il a ajouté un index complet des mots et expressions de toutes les langues citées par Meillet dans les deux tomes, avec référence à la pagination originale (p. 687-729). Les transcriptions ont été actualisées, et des corrections ont été faites tacitement quand cela était indispensable. Deux points de détail : pour la racine indo-européenne « acheter » avec occlusive labio-vélaire initiale, il faut évidemment lire (p. 684) partout $*k^{vr}o$ (et non pas $*kwr^{o}$), comme il est noté correctement dans l'index (p. 688). Contrairement à ce qu'écrit P.R. (p. 684 sq.), la transcription de l'avestique préconisée par Karl Hoffmann (1915-1996) à partir de 1970 et adoptée depuis n'est pas une simple « réforme orthographique » : en effet, à l'intérieur du mot, les graphèmes doubles $-uu-$ et $-ii-$ (dont je reconnais volontiers qu'ils peuvent être incommodes visuellement) correspondent à deux séquences différentes, à savoir les semi-voyelles $-w-$ et $-y-$, d'une part, mais aussi les mêmes sons précédés de voyelle, à savoir $-uw-$ et $-iy-$, comme le confirment le védique et le vieux perse. Puisque le choix entre les deux lectures peut relever de l'interprétation, la transcription « diplomatique » est préférable (sur ce point, qui n'est pas si anodin, voir K. Hoffmann et B. Forssman, *Avestische Laut- und Flexionslehre*, 2^e éd., Innsbruck, 2004, p. 83-85). Dans cet index, pour la commodité des lecteurs, les mots grecs sont suivis de leur transcription en caractères latins. On ne s'étonnera pas du fait que la plupart des mots cités appartiennent au français. Dans ces deux recueils, Meillet visait en effet « un public large mais curieux de science », et aussi le lectorat des philosophes et des sociologues. Le recours aux exemples tirés du français avait donc une motivation pédagogique, en dehors du fait que Meillet s'est toujours intéressé de près à sa propre langue, dans toutes ses variétés sociales et dialectales, ainsi qu'aux langues romanes.

Dans une longue introduction (p. 7-57), après avoir rappelé les circonstances de la publication de deux tomes, P.R. situe l'œuvre de Meillet à partir de l'image qu'en donne l'ensemble de ces articles. Avec raison, il n'a pas choisi un plan chronologique, car Meillet avait conçu ces recueils d'une façon toute personnelle, pour mettre en évidence sa démarche et sa théorie, qui associent l'histoire des langues, fondée sur la philologie et l'observation directe, à la linguistique générale, qui permet d'ordonner les données en systèmes, avec une attention constante aux faits de culture et de société. Plusieurs des articles avaient une dimension historique externe, parce que Meillet replaçait la grammaire comparée, et en particulier celle pratiquée en France depuis Ferdinand de Saussure et lui-même, dans l'histoire de la linguistique. Il rendait aussi hommage à des collègues et des disciples disparus, dans des contributions qui avaient une dimension tantôt personnelle et biographique, tantôt politique au sens large. Il ne manque pas de présentations de l'œuvre de Meillet, ni de commentaires sur tel ou tel aspect de son immense travail, et ces références figurent dans la bibliographie fournie après cette introduction (p. 61-65). Plutôt que de paraphraser plus ou moins ce qui a été dit par d'autres, ou de résumer le contenu des articles, ce qui s'avérait impossible, tant ils sont riches et profonds, P.R. donne une série de points de repère et de remarques selon un classement thématique en 15 chapitres, de longueur variable, dont je reprends ci-après les intitulés successifs, avec quelques remarques de ma part entre parenthèses : 1. La linguistique générale dans l'entre-deux-guerres. 2. Changement linguistique et fait social (À la référence obligée à Émile Durkheim, p. 13, et à l'école française de sociologie, j'aurais ajouté pour ma part celle à Lucien Lévy-Bruhl). 3. Une pensée peu ancrée dans son époque (Comprendre : opposée aux nationalismes et au racisme, mais

cela constituait une forme d'engagement, chez un savant qui fut dreyfusard, et non pas maurrassien, ce qu'il aurait fallu rappeler). 4. Une pensée en perpétuel mouvement. 5. Le continuum linguistique roman. 6. Meillet se répète-t-il ? (En fait jamais, mais il convient de le lire de près, p. 23). 7. Les causes du changement linguistique. 8. Un livre d'initiation scientifique. 9. Introduction à la grammaire comparée des langues indo-européennes. 10. Le nom et le verbe. 11. Genèse de la *koinè* (langue commune remplaçant la bigarrure linguistique du grec ancien, un fait éminemment exemplaire sur le plan historique). 12. Le contre-exemple des langues slaves (Comment l'évolution ne va pas toujours dans le sens de la simplification). 13. Linguistique historique et rhétorique (Sur le renouvellement du lexique par le discours, lui-même ancré dans la société). 14. Un linguiste de terrain. 15. Un savant pleinement humain. Dans ces chapitres, il laisse la parole à Meillet lui-même, grâce à de longues citations, qui n'ont pas besoin de commentaires, tant l'expression du savant est lumineuse. Il me semble que c'est la meilleure introduction que l'on pouvait concevoir à cette réimpression, et elle possède sa valeur pour tous ceux qui souhaiteraient disposer d'une synthèse avant de lire les articles eux-mêmes.

Il n'est pas nécessaire de le rappeler, mais les articles réunis dans ces deux tomes n'ont pas vieilli, et méritent d'être médités et cités, comme je l'ai fait pour mon propre compte depuis mes années d'étudiant, sur les questions de sémantique lexicale, d'histoire des vocabulaires, de genre, de syntaxe historique, d'anthropologie, de sociolinguistique, de contacts de langues, etc., en bref toutes les dimensions qui font de la linguistique indo-européenne une discipline féconde et d'un intérêt constamment renouvelé. Il faut donc remercier et féliciter très vivement Pierre Ragot et les éditions Lambert-Lucas d'avoir procuré au public

des étudiants et chercheurs en linguistique indo-européenne et typologie des langues un ouvrage de référence, qui, sous une couverture unique, remplace définitivement la publication antérieure en deux tomes.

Georges-Jean Pinault
EPHE/SHP, Paris

Estanislao Sofia, *La « Collation Secheyaye » du Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure, édition, introduction et notes, Leuven, Paris, Bristol, C. T., Peeters, coll. Orbis supplementa, 2015, CIII + 878 p., ISBN 978-90-429-3254-8.

La « Collation Secheyaye », dont cet ouvrage constitue la première publication, est une mise au propre, réalisée par Albert Secheyaye (1870-1946) à partir des notes de Georges Dégallier, de Francis Joseph et de sa femme Marguerite Secheyaye, du troisième (et dernier) cours de linguistique générale donné par Saussure à l'université de Genève du 28 octobre 1910 au 4 juillet 1911. E. Sofia en procure une édition d'un genre nouveau, en mettant en regard, feuillet par feuillet, les photographies du manuscrit et sa transcription « semi-diplomatique » (p. XCVIII), qui est tout à la fois très lisible et remarquablement précise, et que l'on peut donc ainsi systématiquement comparer à la photographie du document original. Cette transcription est accompagnée de notes de bas de page qui viennent préciser la transcription ou donner au lecteur d'utiles informations concernant, notamment, les auteurs et ouvrages cités dans le manuscrit. Elle est par ailleurs précédée d'une longue introduction, ainsi que de quatre annexes.

Les deux premières annexes sont destinées à faciliter la comparaison de la Collation avec le texte source, d'une part, et avec le *CLG*, d'autre part, au moyen d'une mise en regard de la table

des matières du travail de Secheyaye avec celle des notes de Dégallier (annexe 1) et avec celle du *CLG* (annexe 2). Les deux autres sont des documents afférents à la Collation : l'annexe 3 reproduit et transcrit les remarques émises par Bally à la lecture du travail de son collègue ; l'annexe 4 donne un court échantillon (la première page) de la copie des notes de Riedlinger du deuxième cours de linguistique générale de Saussure (1908-1909) réalisée par Secheyaye en 1914, en regard de l'original, le tout étant de même publié sous forme de photographies accompagnées de leur transcription.

L'introduction de la transcription a tout d'abord un intérêt documentaire. E. Sofia commence par rappeler la singularité de l'œuvre de Saussure, peu abondante et accordant une place relativement restreinte à la linguistique générale, mais néanmoins rendue célèbre, pour le lecteur moderne, par cet aspect de la réflexion saussurienne, aspect qui ne fut par ailleurs rendu public que par cette « reconstruction » (p. XIII) qu'est le *CLG* de 1916, tous les textes publiés par Saussure s'inscrivant pour leur part dans le champ de la linguistique historique. Il s'attache ensuite à retracer minutieusement, lettres (dont certaines sont inédites) à l'appui, « l'histoire de cette "reconstruction" d'une "pensée" » (p. XIV). Les projets d'édition de textes de Saussure ont commencé à apparaître dès la mort de ce dernier ; selon E. Sofia (p. XV), l'hypothèse la plus probable est que de tels projets existaient depuis longtemps, mais que le principal intéressé s'y étant toujours opposé, ils ne purent prendre forme qu'après la mort de ce dernier, qui les rendait par ailleurs, selon leurs promoteurs, absolument nécessaires. Comme il l'explique ensuite, les différents projets qui aboutirent à la plaquette d'hommage publiée par Marie de Saussure en 1915 (*Ferdinand de Saussure (1857-1913)*), au *Recueil des publications scientifiques de Ferdinand de Saussure* publié

par C. Bally et L. Gautier en 1922 et au *CLG* furent au départ intimement mêlés. Le rôle de Bally fut par ailleurs déterminant. Se trouva notamment écarté un projet d'article de Paul Regard (1889-1962, alors doctorant de Meillet, Saussure et Bally) et de Meillet, qui aurait contenu des extraits de notes d'étudiants, ou de Saussure lui-même, au profit d'un ouvrage compilant différentes sources, en quoi consista le *CLG*. La manière dont Secheyhay fut impliqué dans le projet d'édition de ce dernier demeure en revanche, selon E. Sofia, un peu obscure (p. XXIX). La correspondance échangée par Bally et Secheyhay entre septembre et décembre 1913, au moment de la rédaction de la Collation (dont E. Sofia situe le début aux alentours de la mi-août, et qui s'acheva le 27 décembre ; voir p. XXXI) lui permet cependant de reconstruire assez précisément les premiers mois de cette collaboration. Il en ressort notamment que Bally ne regarda pas d'un bon œil, au début, ce travail de Secheyhay, qu'il eût voulu voir se borner à la collation des variantes contenues dans les notes de son épouse, mais que Secheyhay réussit finalement à faire valoir la légitimité de sa méthode de travail et de sa collaboration à ce travail d'édition. Les lettres de Secheyhay fournissent par ailleurs d'utiles renseignements sur la manière dont ce dernier a lu Saussure (voir p. XXXV-XXXVI et XXXVIII) ainsi que sur le travail réalisé dans cette collation (voir en particulier p. XLI). L'une d'entre elles conduit en outre à envisager l'hypothèse que Secheyhay ait pu assister à quelques-unes des séances du premier cours de linguistique générale de Saussure (1907 ; voir p. XLII). E. Sofia s'efforce ensuite de déterminer le plus précisément possible les étapes et types de travaux qui ont conduit de la Collation Secheyhay au *CLG*, dont le manuscrit était prêt en juillet 2015, et distingue à cet effet quatre types d'opération attestées par des documents, dont il narre le déroulement et met en évidence les enjeux : la lecture

par Bally du manuscrit de Secheyhay, la copie par Secheyhay de notes autographes de Saussure et des notes prises par Riedlinger lors des deux premiers cours de linguistique générale (copie portant notes et remarques des deux éditeurs du *CLG*, dont E. Sofia dit préparer la publication), une collaboration entre Bally et Riedlinger et la rédaction du manuscrit définitif. Cette dernière étape est notamment documentée par un feuillet d'une première rédaction due à Secheyhay, dont E. Sofia publie ici pour la première fois une photographie (p. LV).

La section suivante de l'introduction est consacrée à la présentation de la Collation. E. Sofia signale le caractère partiel de la publication, dû à la disparition d'une cinquantaine de pages qui, à l'exception d'une, isolée, contenaient le « Tableau géographico-historique des plus importantes familles de langues du globe ». Suit une analyse relativement détaillée du manuscrit, dont on retiendra notamment l'essai de typologie des interventions consignées dans la colonne de gauche, réservée aux remarques de Secheyhay sur sa rédaction, qui occupe quant à elle la colonne de droite, ainsi que d'un deuxième ensemble d'annotations plus tardif, où des interventions de Bally sont repérables (p. LIX-LXII), et surtout la mise en valeur de l'intérêt que présente, pour une analyse du *CLG* du point de vue du travail réalisé par les éditeurs, la Collation Secheyhay (p. LXIV-LXV), et qui tient notamment au fait qu'elle constitue une étape intermédiaire entre les sources et le *CLG*, ce qu'il illustre par un examen de quelques interventions de Secheyhay visibles dans la Collation, puis opérées sur celle-ci en vue de la rédaction du *CLG* (p. LXXV-LXXII).

E. Sofia aborde pour terminer l'épineuse question de l'auctorialité, qui se pose à propos de la Collation, mais également, comme on sait, du *CLG*, et que la prise en compte de la Collation complexifie. Il avait également évoqué plus haut un autre problème lié à la singularité

du corpus saussurien : celui de la compréhension de Saussure par Bally et Sechehaye (p. XXXVIII), ainsi que l'intérêt épistémologique d'une telle question (p. XL). Nous voudrions à cet égard, pour terminer, définir en quelques mots l'intérêt que nous semble présenter, pour notre part, ce texte de Sechehaye, et qui, comme l'introduction que nous venons de résumer, et comme les enjeux mis en avant par E. Sofia, intéresse au premier chef l'histoire et l'épistémologie de la linguistique. Selon E. Sofia, ce manuscrit « a joué le rôle de premier brouillon du *CLG* » (p. XXX ; voir aussi p. XIV), mais est « *autre* chose qu'un simple brouillon, à la fois plus et moins qu'une préparation du *CLG* » (p. LVIII). Comme en témoigne une de ses lettres (p. XXX), Sechehaye s'était en effet engagé dans ce travail pour « [s]e familiariser avec le contenu du cours de Saussure et [...] [s]e faire une opinion définitive et personnelle », et, comme y insiste E. Sofia (p. LXIX *sq.*), le manuscrit témoigne en tout point de ses scrupules et de son effort de confrontation à la pensée de Saussure. C'est là, ce nous semble, ce qui fait tout l'intérêt épistémologique de ce texte, qui nous permet de voir, très en amont de la rédaction du *CLG*, les endroits du cours de Saussure ayant posé problème, ceux dont apparaissent déjà les mécompréhensions (tel celui que signale E. Sofia p. LXX, dans une perspective différente de la nôtre) ainsi que les types de questions que se sont posés les éditeurs (comme déjà signalé, ce texte donne déjà à lire quelques amorces du dialogue entre Bally et Sechehaye) et les types de scrupules qui ont préoccupé Sechehaye. La question, en effet, selon nous, n'est pas de savoir si le *CLG* est « apocryphe », comme l'affirment certains, mais de lire ce texte comme un texte écrit par des lecteurs de Saussure : les premiers d'entre eux, et dont la lecture fut déterminante pour l'histoire de la linguistique, lecture qu'il importe d'autant plus d'analyser et

de caractériser le plus précisément possible. Ce livre sera un outil incontournable pour un tel travail, et il faut donc en remercier son auteur.

Anne-Gaëlle Toutain
 Institut de langue et de littérature
 françaises de l'université de Berne
 (Suisse)
 HTL – UMR 7597

Aliénor Bertrand (dir.), *Condillac, philosophe du langage ?*, Lyon, ENS Editions, collection « La croisée des chemins », 2016, 192 p., ISBN 978-2-84788-810-2

Condillac a connu un véritable « moment » dans les années 1980. On peut rappeler le collectif *Condillac et les problèmes du langage*, réuni par Jean Sgard en 1982 chez Slatkine, et qui a nourri bien des historiens des idées linguistiques de l'époque classique. Depuis, comme le note la directrice du présent volume, Aliénor Bertrand, editrice des œuvres de Condillac chez Vrin (le volume *Essai sur l'origine des connaissances humaines* est paru en 2014), cet intérêt est un peu retombé, et c'est bien dommage. Le présent volume vient relancer le questionnement. Il faut dire que, depuis les lectures d'il y a une trentaine d'années, le point focal s'est déplacé. On lisait alors volontiers Condillac dans le prolongement des questions qu'ont pu poser Locke ou Berkeley, et plus encore, plus tard, Wittgenstein, autour des « embarras du langage ». C'est d'ailleurs dans cet esprit, comme le note Aliénor Bertrand dans l'introduction, qu'on pourrait comprendre, de manière trop limitative, la question : « Condillac philosophe du langage ? ». Il serait plus juste de parler à son propos d'un « itinéraire philosophique autour du langage ». Aujourd'hui, en effet, deux autres grands massifs de la réflexion de Condillac sur le langage

attirent l'attention : la question de l'origine du langage, qui s'est trouvée renouvelée par les regards apportés par un Bickerton ou un Ruhlen (et qu'Aliénor Bertrand avait déjà reprise dans un précédent collectif, *Condillac, l'origine du langage*, PUF, 2002), et la question de la théorie de l'esprit, qui mobilise les cognitivistes. Le paysage scientifique au sein duquel on peut aujourd'hui se retourner vers Condillac a fondamentalement changé.

Le présent collectif réunit des philosophes qui étudient le volet « Langage et action », et celui des rapports entre « art de parler » et « art de penser », et des linguistes, qui s'intéressent plutôt aux productions grammaticales et lexicographiques de Condillac, longtemps méconnues, mais qui sont à présent mieux disponibles dans le cadre de l'édition en cours des Œuvres complètes chez Vrin (édition des *Synonymes* parue en 2013, éditions de la *Grammaire* et de *l'Art d'écrire* en cours).

Dans la première section, il est frappant de voir les philosophes Jean-Louis Dessalles, spécialiste de la modélisation cognitive de la parole et du langage, et Jérôme Dokic engager un véritable dialogue avec Condillac, plutôt que de le renvoyer à son historicité. Ils rendent hommage au philosophe d'avoir substitué aux mythes fondateurs, s'agissant de la question de l'origine du langage, la critique rationnelle. Ils considèrent donc légitime de prendre sa méthode au sérieux, même s'ils contestent l'un et l'autre l'idée fondamentale de Condillac selon laquelle le langage humain naîtrait du « langage d'action », ou du « proto-langage ». Dans son ambitieux article, qui reprend à la racine la question de Condillac pour en proposer une lecture personnelle nourrie des travaux contemporains, Jean-Louis Dessalles valide donc la méthode, considérant que, si les scénarios sur l'origine du langage ne sont à l'évidence pas directement vérifiables, ils peuvent toutefois

faire l'objet d'une argumentation, mais il se démarque des résultats, refusant l'idée de directionnalité associée à l'évolution du langage, et voyant plutôt dans le langage humain ce qu'il appelle une « curiosité de la nature ».

La philosophie condillacienne suppose une continuité, non seulement entre langage d'action et langage d'institution, mais aussi entre communication informationnelle et capacité de méta-représentation. C'est un peu ce qui fait problème également pour Jérôme Dokic, qui énonce les arguments opposables, notamment à partir des théories de la pertinence (Sperber). Condillac est un philosophe naturaliste, qui n'envisage pas que les capacités représentationnelles puissent se détacher du fait.

Par « théorie de l'esprit », on entend la capacité d'attribuer à autrui, par le biais d'une mentalisation, des capacités psychologiques. La réflexion de Condillac sur le langage d'action relève-t-elle d'une théorie de l'esprit unifiée ? Aliénor Bertrand souligne qu'en réalité, Condillac a beaucoup évolué, depuis un *Essai* qui donne du langage d'action une vision centrée sur la communication, à une *Grammaire* et une *Logique* du « Cours d'Etudes » qui mettent en avant l'analyse des intentions d'autrui. Pour Aliénor Bertrand, la charnière de ce qu'elle juge être un « bouleversement théorique » est à situer dans le *Traité des sensations*, qui placent au centre les sentiments et leurs variations.

Ce qui rend nécessaire la formulation et la mise en œuvre d'un « art de penser », pour Condillac, c'est l'existence d'idées vagues et sources d'erreurs – obsession de l'époque. Mais que sont ces « idées vagues » ? Michel Malherbe rappelle que pour Condillac, nous sommes exposés au langage bien avant de l'être aux idées, et que les idées simples ne sauraient donc être premières. Nous avons ensuite le choix entre adopter des combinaisons d'idées déjà fixées dans des

mots et chercher à séparer a posteriori des idées simples. Nous ne parvenons que tard à réaliser cette dernière opération, pour Condillac, souvent trop tard, comme pour les idées morales. D'où ce paramètre du temps, de l'expérience, qui pouvait bien parler dans un contexte pédagogique comme celui du « Cours » au prince de Parme.

Comme plusieurs observateurs l'ont remarqué, il y a une curieuse superposition, dans la *Grammaire* du Cours, entre des propositions nouvelles, issues d'une réflexion originale de l'auteur, et un fond rationaliste issu de Port-Royal auquel Condillac ne semble pas prêt à renoncer, bien que certains de ses aspects (de façon générale la « métaphysique », comme on disait alors, des parties de langue, et de façon plus particulière la théorie du verbe), lui posent problème. En examinant la question du nom, et ce que fait Condillac de la subdivision entre nom substantif et nom adjectif de Port-Royal, Martine Pécharman montre comme c'est la considération du *discours* qui, chez Condillac, permet de donner sens à cette éventuelle « métaphysique », puisqu'il y a un « art de penser », précisément, qui est un *art*, qui passe par le discours, et avant lequel on ne peut pas faire d'« analyse ».

Curieusement rationaliste par bien des aspects, Condillac aurait eu bien envie que l'analogie soit le seul procédé de formation des langues (*Langue des calculs*, cité dans l'introduction p. 13). C'est ce que montre particulièrement nettement le bien mal nommé et bien peu connu *Dictionnaire des synonymes*, qu'étudie Jean-Christophe Abramovici, qui l'a édité chez Vrin. Peu connu car il faut avouer que sa matière n'en est pas entièrement originale, Condillac s'étant lourdement appuyé, comme il était fréquent dans la lexicographie du temps, sur des sources l'ayant précédé – le Trévoux et le *Dictionnaire des synonymes* de Girard essentiellement. Mal nommé, car il s'agit bien moins de « synonymes »,

ici, que d'une tentative d'organiser les relations entre les mots en s'appuyant sur leurs sens et leurs formes. Dans un cas comme dans l'autre, Condillac veut faire de l'analogie, comme le montre l'auteur, un *modèle*, entre usage et norme. À la vérité, sa vision de l'analogie apparaît ici étonnamment normative, comme un outil de réforme contre ce que l'usage a laissé passer ou au contraire n'a pas encore autorisé. Tandis que certains comme Féraud s'attachent fidèlement à l'idée de Vaugelas d'un usage maître et tyran des langues, Condillac se lance résolument dans les voies d'une analogie qui, selon lui, est naturellement fondée sur un sentiment, mais qui pourrait être rationalisée, et, pourquoi pas, ouvrir à la possibilité de réduire le nombre de mots ! Où l'on revoit bien, d'une autre manière, la défiance du philosophe à l'égard du langage institué.

C'est que celui-ci affirme la toute-puissance de l'esprit, comme le rappelle Jacques Guilhaumou, qui montre comment son programme analytique sera repris dans les années 1780 par Siéyès, lequel a laissé dans ses manuscrits de nombreux commentaires sur Condillac, en s'intéressant particulièrement à sa conception du verbe, pour en faire l'expression de la volonté et de l'action dans le langage.

De même que ses *Synonymes*, l'*Art d'écrire* de Condillac est en partie une compilation – de sources rhétoriques cette fois-ci, ou empruntées aux « remarqueurs ». Sonia Branca-Rosoff montre néanmoins comment on y trouve une vision discursive très originale, fondée sur une réinterprétation de la phrase comme tout organique, objet de l'activité mentale d'un sujet interprète, et qui dépasse la vision grammaticale traditionnelle pour ouvrir des perspectives vers ce qu'on appelle aujourd'hui la grammaire de texte.

Ce volet discursif complète un ensemble d'études qui explorent donc la quasi-totalité de ce que Condillac a pu

écrire sur le langage (hormis peut-être le volet le plus formel). La complémentarité des regards des philosophes, qui offrent à l'œuvre des « répondants » contemporains, et des grammairiens, qui rendent hommage aux trois volets (lexical, grammatical et rhétorique) de la réflexion de Condillac sur « la langue », permet de se rendre compte qu'on trouve chez cet esprit polyvalent, profond, et dont l'écriture conserve toujours une remarquable clarté, un véritable « itinéraire » autour des principales questions qu'on se posait de son temps sur le langage, la langue, et le discours. Derrière toutes ces réflexions, on sent l'attachement du philosophe à l'égard de la « pensée », des pouvoirs de l'esprit, et aussi de la singularité, voire de la subjectivité d'un jugement, ou d'un « sentiment », d'un locuteur ou d'un récepteur pour qui le langage est d'abord lieu d'action. Si Condillac est « philosophe du langage », c'est aussi parce qu'il n'a pas considéré les formes langagières comme une matérialité offerte simplement au désir de savoir, mais comme une interface, un lieu d'interaction, de dialectique. Autant qu'à une philosophie analytique du langage, il a ouvert la voie à ce qu'on pourrait appeler un « dialogue philosophique avec la langue », qui n'a pas encore livré toutes ses possibilités. On pourra penser qu'on s'est éloigné, aujourd'hui, de sa vision tant soit peu téléologique de l'histoire du langage humain, ou de son souci parfois excessif de réformer la langue, qui le conduisit à suivre une étrange pente normative, tant pour le lexique que pour la grammaire (pensons à son obsession des ellipses). Mais il est certain, comme le montre ce collectif, qu'il a encore beaucoup à nous apprendre, méthodologiquement surtout, pourrait-on dire. Les études approfondies de ce volume révèlent tout ce que peut encore nous apporter un philosophe avec lequel – ce n'est pas le cas de tous les penseurs du langage ou de la langue de son époque – il semble que nous ayons

envie de prolonger un *dialogue*, sans le renvoyer à sa pure historicité.

Gilles Siouffi
Université Paris-Sorbonne

Ondřej Sládek, *The Metamorphoses of Prague School Structural Poetics* (Travaux linguistiques de Brno, 12), Munich, LINCOM, 2015, 202 p., ISBN 9783862886135

Voilà une lecture rafraîchissante pour ceux qui pensent que le structuralisme serait une affaire franco-française... Une des idées-clés du livre d'O. Sládek est que le structuralisme n'est pas né à Paris, il n'est pas constitué uniquement du cheminement intellectuel français de Lévi-Strauss à Foucault. Il y a eu ainsi, dans les années 1930, le formalisme allemand et russe, le structuralisme tchèque dans l'étude du langage, de la poétique et de l'esthétique. Il faut en restituer les sources jusqu'au plus profond du *xx^e* siècle. En fait, on s'en doutait un peu.

Mais plus encore, il y eut, à côté/en plus du Cercle de Prague à Prague, une École de Prague *en exil*. Et c'est cette histoire parallèle que nous raconte le livre de Sládek. Mais comme cet ouvrage est essentiellement une histoire des théories esthétiques et littéraires des exilés de l'« école de Prague », nous allons sélectionner les passages qui concernent plus particulièrement les lecteurs d'*HEL*, à travers les trois vagues successives de l'exil des intellectuels tchèques et slovaques rassemblés à New York autour de Jakobson (1^{re} vague, 1943), suivie d'une 2^e (1948) et d'une 3^e (1968).

Se voir par les yeux des autres est toujours surprenant, surtout lorsque le but explicite d'un ouvrage comme celui-ci est de décentrer systématiquement une perspective trop solidement établie. Le structuralisme a-t-il une patrie ? est-ce un produit culturel ? telle pourrait être

la question de fond posée par le livre de Sládek : France ou Tchécoslovaquie ? Sládek part en guerre contre une « false association of structuralism only with its French origins » (p. 13). Ce refus insistant de la primauté française conduit parfois l'auteur à des affirmations quelque peu hâtives et infondées : « Ferdinand de Saussure is the originator of the theory of the arbitrariness of the language sign » (p. 23) ; « Saussure, however, was not the first to outline structuralism as a broad scientific movement. The primacy in this respect needs to be ascribed to scholars of the Prague School » (p. 24). La revendication de primauté intellectuelle fait fi de la chronologie.

Dont acte : un plaidoyer *pro domo* qui pose des questions incontournables à l'heure européenne, mais sous la forme d'un discours de vérité (« A number of authors mistakenly view Czech structuralism as a mere 'branch' of Russian formalism or an advanced form of Saussure's structuralism », p. 13). Sládek est à la fois juge et partie.

Mais on va voir que la réponse elle-même est déplacée par rapport à la question.

Une des questions les plus embrouillées qui soient est celle des rapports entre le Formalisme russe, le structuralisme du Cercle linguistique de Prague et l'héritage saussurien. Sládek ouvre quelques pistes qui donnent envie d'aller plus loin, en particulier l'idée que la réception du CLP a été déformée par les choix de traductions, ou que les différents modes de lecture du *CLG* ont été la source d'une grande diversification du structuralisme (p. 23).

Il aborde également le problème, en soi très intéressant pour les historiens de la linguistique, des transformations (dénommées ici « métamorphoses », un mot aux accents de Goethe) que subit une théorie au contact d'un autre atmosphère intellectuelle et d'un autre terreau. On découvre alors un structuralisme pragois

en exil face aux contacts avec la théorie littéraire occidentale du post-structuralisme, à travers les approches théoriques de chercheurs peu connus en France comme Mojmir Grygar, Květoslav Chvatík ou Lubomír Doležel.

Importante également est la question de savoir en quoi la critique post-structuraliste est applicable au structuralisme tchécoslovaque de l'entre-deux-guerres.

L'interrogation qui me semble être au fondement de la réflexion de Sládek porte sur les avantages paradoxaux de l'exil, où les pertes sont largement compensées par les ouvertures, les découvertes, les réorientations et les adaptations :

For a great majority of scholars living in their home country, the events of 1948 and 1968 resulted in loss of contact with Western linguistics and literary theory for a long period. These decades, on the other hand, provided some (structuralist) Czech scholars living in exile with time for intensive reflection on the possibilities and limits of structural poetics, and for innovating and making the original structuralist approach better known. (p. 14)

La perspective générale de l'ouvrage est ainsi fondamentalement *comparative*, en cela elle se démarque nettement des innombrables monographies sur un auteur ou une école.

Une fois les questions posées, il faut en arriver aux réponses. Or c'est là que l'on ressent une immense frustration. En effet, aucune définition n'est donnée des termes essentiels de la discussion.

Sládek nous présente le structuralisme comme une « pensée », caractérisée par « une approche spécifique de la réalité, dans laquelle un rôle central est joué par des notions comme structure, système, partie, tout, mais aussi fonction et valeur » (p. 11), ce qui ne nous dit encore rien sur ce qu'il entend par *structure*, à part cette définition qui affole par

sa circularité (une analyse structurale analyse des structures...) :

The basic structuralist method is structural analysis consisting of a detailed analysis of structures and in determining (the description) of basic functions and relations between their individual parts, as well as of the way in which different structures are interrelated. The notion of structure was defined in quite general terms; the structuralist method as such has thus become readily applicable to any social and cultural phenomenon. (p. 27)

La perspective générale de l'ouvrage est celle d'une histoire des sciences, dénommée ici « histoire de la science », envisagée comme une « histoire des rencontres entre les idées et entre les chercheurs » (p. 12). Sládek nous promet (p. 18) une « épistémologie rationnelle » « dans l'esprit des conceptions du structuralisme de Prague », mais nous ne saurons pas en quoi consiste la rationalité de cette épistémologie, compensée par une narration factuelle et une histoire de l'exil (très instructive est la description de la répression des idées structuralistes sous le régime communiste, ou de la façon dont le structuralisme tchèque en exil est reçu à Prague après le retour des exilés en 1989).

L'ouvrage entend déconstruire les fausses évidences des appellations faciles des écoles, mais nous apprend qu'une « tradition de recherche » se forme grâce au contact entre chercheurs tchèques et russes au CLP dans les années 1930. Or c'est précisément ce qu'on attendait du livre : savoir comment utiliser le terme « tradition » en sciences humaines autrement que comme un drapeau qu'on agite, réponse donnée d'avance à l'objet qu'on voulait interroger. La « rencontre » entre le Formalisme russe et l'« esthétique linguistique tchèque » de l'entre-deux-guerres est une question qui mérite un examen autrement attentif qu'un simple rappel. Il en va de même pour une autre « rencontre », thème récurrent du livre,

celle de deux exilés : Lévi-Strauss et Jakobson à New York pendant la guerre : comment les thèmes, les modes de construction des objets, les glissements et modifications théoriques se sont-ils constitués au cours de ces « rencontres » ? La question n'est pas posée. Tout ce qu'on sait est que le structuralisme français « would hardly be conceivable without the encounter of Claude Lévi-Strauss and Roman Jakobson, one of the founding fathers of the Prague Linguistic Circle, at the École Libre des Hautes Études in New York in 1942¹ ».

De même, on apprend que l'apport des exilés pragois a été une « analyse des faits culturels par la méthode sémiotico-fonctionnelle » (p. 26), sans jamais que soit explicitée ladite méthode, ou que la pensée occidentale est « logocentrique et phonocentrique » (p. 31), claire allusion à Derrida, mais on ne sait pas si Sládek adhère ou non à cette caractérisation générale.

Ce livre est précieux plus par les pistes qu'il ouvre que par les solutions qu'il propose. En voici un exemple, p. 12 :

However, the question remains whether post-structuralist criticism would be equally adequate if applied to a form of structuralism other than to which it was primarily addressed that is its French variant. Is in this respect the criticism presented by post-structuralism valid and equally radical also in the case of the Prague School and its proponents? What are the possibilities and limits of the structuralist theory and method developed by the Prague School? What remains inspiring even after the poststructuralist revision? Is it possible to find parallels between the approach of some of the post-structuralist thinkers and that of the representatives of the Prague School? What is the place of Czech structuralists in contemporary literary theory? It is the aim of this book to attempt to answer these and a number of related questions.

1 En fait, c'est en 1943 que Jakobson arrive à New York. [NdT]

Supplice de Tantale que d'envisager ces multiples directions de recherche, jamais définies, jamais abouties :

Prague, New York and Paris do not certainly exhaust the list of places which played a crucial role in the development of structuralism. Others were, for instance, Geneva, where Ferdinand de Saussure worked, Copenhagen, Kazan, Moscow, Cambridge (Massachusetts), Tartu and many other cities where excellent linguists, literary scholars, anthropologists and semiologists worked and which became outstanding centres of scholarly activities, helping to spread original ideas and form and re-form specific research (analytical and critical) methods with structural analysis as their basis (p. 13).

Le programme est magnifique, mais on ne saura pas en quoi consiste, pour O. Sládek, une « analyse structurale », ni un « paradigme moderniste », ni quelles étaient, au juste, ces « idées originales » répandues en Europe et aux États-Unis, ni en quoi résidait leur originalité ou leur « stimulating methodology ». Le structuralisme est ainsi présenté parfois comme une méthode, une philosophie ou une école, mais le contenu de ces termes n'est pas explicité. La tâche était passionnante. Le résultat est souvent frustrant.

Patrick Sériot
Université de Lausanne

Alain Rouveret, *Arguments minimalistes. Une présentation du Programme Minimaliste de Noam Chomsky*, Lyon, ENS Editions, 2016, 448 p., ISBN 978-2-84788-683-2

Dans ce volumineux et très complet ouvrage de 448 pages, Alain Rouveret évalue en quoi le programme minimaliste s'inscrit dans la continuité des précédentes phases du programme chomskyen, en

quoi il constitue une refondation, comme le suggère Chomsky, ou s'il peut être qualifié de révolution (au sens kuhnnien du terme) comme l'ont pensé une grande majorité des linguistes générativistes.

Cet ouvrage comprend 11 chapitres. Les chapitres 1 (Faculté de Langage) et 11 (Grammaire générative et minimalisme : permanences et mutations), plus épistémologiques, encadrent dix chapitres plus techniques, consacrés à la description du Programme minimaliste, les hypothèses sur lesquelles il est fondé, les questions qu'il pose, les arguments et les solutions qu'il propose, les outils formels qu'il utilise.

L'introduction, intitulée « Repères », présente une chronologie en quatre étapes de l'œuvre de Chomsky. Cette périodisation, qui a l'avantage de rappeler au lecteur les grandes lignes de l'œuvre de Chomsky, est reprise tout au long de l'ouvrage et sert de guide à l'argumentation.

1) 1955-1965 : la période computationnelle est inaugurée par *Structures syntaxiques*. La tâche du linguiste est de découvrir la grammaire d'une langue, à savoir le système de règles capable de générer toutes les phrases bien formées d'une langue et seulement celles-ci.

2) 1965-1981 : la période mentaliste et cognitive est inaugurée par *Aspects de la théorie syntaxique*. La linguistique devient une branche de la psychologie. Le but de la théorie linguistique n'est pas seulement l'adéquation descriptive, mais aussi l'adéquation explicative.

3) 1981-1993 : la période biolinguistique et comparative est centrée sur la tension entre acquisition et variation linguistique. La solution réside dans une architecture combinant des principes innés — constituant la grammaire universelle — et des paramètres définis pour chaque langue particulière ; la linguistique devient une branche de la biologie.

4) à partir de 1993 : la période minimaliste, pour laquelle l'auteur définit 3 phases, la dernière étant encore en cours. La linguistique est référée à la physique,

au style galiléen selon lequel les lois de la nature sont des lois mathématiques et la vérité qui relève de la physique s'exprime en langage mathématique.

Le programme minimaliste constitue pour Chomsky une refondation de la grammaire générative. Le modèle antérieur, les principes et paramètres, consacré à l'acquisition du langage confrontée à l'étendue et à la richesse de la variation linguistique, s'est caractérisé par l'accumulation de données empiriques sur un nombre considérable de langues, et la multiplication des outils conceptuels et formels. L'adoption, ou plutôt la réaffirmation, d'une épistémologie minimaliste, déjà présente depuis le début de la grammaire générative, est rendue nécessaire. Il va s'agir d'éliminer du dispositif grammatical les hypothèses redondantes et celles qui ne sont pas suffisamment justifiées par des considérations d'interface ou d'efficacité computationnelle, en bref de découvrir la structure minimale qu'il est possible d'attribuer à la grammaire – sont ainsi éliminés les niveaux internes à la syntaxe (structure D, structure S).

Le programme minimaliste repositionne la faculté de langage comme objet d'étude central pour le linguiste. Bien que l'expression « faculté de langage », empruntée à Saussure, apparaisse pour la première fois chez Chomsky en français dans un article de 1963 (« Formal properties of grammars »), Rouveret s'attache à montrer que les propriétés de la grammaire générative sont depuis le début étroitement associées à la faculté de langage, composant spécifique de l'équipement biologique de l'espèce.

Les caractéristiques de la faculté de langage dans la grammaire générative sont les suivantes : (i) la récursivité des règles et des opérations visent à capturer le caractère d'infini discrète de la syntaxe des langues naturelles ; (ii) l'état interne de la faculté de langage dont le linguiste construit la théorie est un I-langage, défini comme l'ensemble des procédures mentales, des mécanismes

grammaticaux, des contraintes générales sur les opérations et sur leur output, disponibles pour construire les expressions linguistiques dans une langue donnée.

Ce qui est nouveau dans le programme minimaliste, c'est que la faculté de langage doit être étudiée en interaction constante avec les autres systèmes cognitifs. C'est pourquoi il faut se défaire de tout ce qui n'est pas impliqué dans les représentations des relations d'interface entre systèmes cognitifs avec le langage ou dans l'économie générale des computations accessibles à l'esprit/cerveau humain, afin de découvrir la structure minimale qu'il est possible d'attribuer à la grammaire. D'où l'adoption d'une épistémologie du minimum consistant à définir des computations efficaces et économes au niveau des dérivations et des représentations et d'une thèse minimaliste forte, selon laquelle doivent être satisfaites les conditions d'interface imposées par les autres systèmes cognitifs avec lequel le langage interagit : le système sensori-moteur S-M et le système conceptuel-intentionnel C-I.

La deuxième idée clé du programme minimaliste est que la computation linguistique obéit à des principes de fonctionnement qui ne sont pas spécifiques à la faculté de langage, mais reflètent des lois naturelles et générales qui gouvernent le fonctionnement des systèmes complexes, organiques et cognitifs. Cette approche, tout à fait nouvelle, ne peut utiliser les mêmes arguments que ceux utilisés dans la phase précédente (prioritairement intéressée à résoudre la tension entre variation linguistique et acquisition). C'est en ce sens que l'on peut parler d'*arguments minimalistes* – d'où le titre de l'ouvrage.

Autrement dit, pour Rouveret, ce qui fait continuité, c'est la capacité de générer des structures récursives au moyen d'un mécanisme computationnel. Le minimalisme ne fait alors que reprendre une question qui est au cœur du programme génératif depuis l'origine : comment la syntaxe parvient-elle à produire une palette aussi grande de structures en

recourant à un outillage aussi limité ? Il se situe donc sur ce point dans la continuité exacte des modèles antérieurs, contrairement aux linguistes générativistes qui y ont vu une rupture radicale.

Le programme minimaliste ne peut pas non plus être considéré comme une révolution au sens de Kuhn. Il n'est pas né d'une crise, mais de la seule volonté de Chomsky de déconstruire et refonder le modèle des principes et paramètres qui le précède. Toutefois il innove, par les questions qu'il rend accessibles et par les solutions qu'il autorise concernant la faculté de langage.

Cet ouvrage, dont le caractère techniquement très documenté pourrait laisser penser qu'il s'adresse aux seuls spécialistes de la grammaire générative, est aussi d'un grand apport pour les historiens de la linguistique. Cette étude critique, effectuée de l'intérieur de la grammaire générative, retrace l'évolution des différentes phases du programme chomskyen, en explicitant leurs fondements et les raisons des remaniements successifs, sans jamais perdre de vue les constantes de la grammaire générative que sont la primauté et l'autonomie de la syntaxe ainsi que la centralité de la faculté de langage. Très bien écrit, l'ouvrage guide le lecteur non spécialiste à l'aide d'introductions et de conclusions qui, pour chaque chapitre, rappellent les questions théoriques et épistémologiques en jeu.

Jacqueline Léon
HTL – UMR 7597

Andrew Linn, *Investigating English in Europe : contexts and agendas*, English in Europe vol. 6, Boston, Berlin, De Gruyter Mouton, 2016, XIV + 321 p., ISBN 978-1-61451-895-2

Cet ouvrage constitue le 6^e et dernier volume d'une série d'ouvrages présentant les résultats du projet « English in

Europe : Opportunity or Threat ? » dirigé par Andrew Linn. Ce projet, mené de janvier 2012 à octobre 2014, a associé plusieurs universités européennes, Sheffield, Copenhague, Saragosse, Prague et Thessalonique, chacune d'elles ayant organisé un colloque dont les actes (120 contributions) sont rassemblés dans les six volumes de la série. Les 19 contributeurs du volume 6, historiens de la linguistique, sociolinguistes, ou spécialistes de l'enseignement des langues germaniques, sont issus de neuf pays différents : Allemagne, Belgique, Espagne, Norvège, République tchèque, Royaume-Uni, Slovaquie, Suède, Japon.

L'ouvrage comporte sept chapitres dont un chapitre introductif et un chapitre conclusif. Le chapitre 2 est consacré à une approche historique du domaine ; le chapitre 3 discute les notions de locuteur natif, d'anglais standard, langue seconde, langue étrangère et lingua franca ; le chapitre 4 traite de politique et planification linguistique ; le chapitre 5 concerne les méthodes utilisées pour l'enquête ; le chapitre 6 examine le cas des pays nordiques.

L'approche se revendique explicitement de la sociolinguistique et en particulier de la sociolinguistique historique. Les notions d'écologie linguistique (définie par Einar Haugen comme étude des interactions entre une langue et son environnement) ou de Language Management Theory (se donnant comme objet l'étude des comportements langagiers – *behaviour towards language*) sont au cœur de la démarche. De plus, pour Linn, le statut actuel de l'anglais en Europe ne peut faire l'économie d'une approche historiquement située. Il faut examiner, sur le plan historique, la façon dont l'anglais a été conceptualisé, rhétoricisé, enseigné, étudié et diffusé. Cet aspect occupe d'ailleurs une place importante dans l'ouvrage : outre le chapitre 2 qui lui est entièrement consacré, une étude historique de l'anglais dans les pays nordiques occupe une bonne partie du chapitre 6.

L'ouvrage se donne comme objectif d'étudier l'impact de la coexistence de l'anglais avec les autres langues d'Europe. Il met davantage l'accent sur l'impact sur les locuteurs que sur les méthodes d'acquisition des langues comme le font généralement les travaux dans le domaine. Comment vivre avec l'anglais ? La diffusion de l'anglais en Europe est-elle une menace pour les autres langues ? Ces questions constituent un défi socio-culturel majeur largement ignoré par l'UE à l'heure actuelle². On ne peut toutefois y répondre simplement tant les situations sont différentes selon les régions. Les auteurs établissent que l'anglais n'est réellement une menace que pour les langues minoritaires dans les états anglophones, tels le gallois et l'écossois dans le RU, de la même façon que l'allemand est menacé en Italie ou le sorabe en Allemagne. Une notion centrale développée dans ce cadre – par et pour les pays nordiques – est celle de *domain loss*, signifiant que l'usage croissant de l'anglais dans des domaines transnationaux clés, en particulier l'éducation supérieure, va conduire à l'arrêt du développement des langues nationales voire à ce qu'elles ne soient plus utilisées. Pour contrecarrer ce risque, les pays nordiques préconisent l'usage parallèle des langues (ou parallelingualisme) impliquant qu'aucune langue ne peut empiéter sur une autre. Ce principe, permettant de concilier protectionnisme, nationalisme et internationalisme, est inscrit dans la déclaration de politique linguistique des langues nordiques de 2007.

Le statut de l'anglais comme lingua franca (langue libre de toute connexion avec un pays ou une ethnie particulière) est au centre de l'ouvrage. Comme

moyen de communication transnational dans un contexte de globalisation, il constituerait une garantie contre l'hégémonie d'un petit nombre de langues dominantes sur les autres. De ce point de vue, il serait contradictoire et contre-productif de choisir l'anglais britannique comme modèle d'apprentissage, d'abord parce qu'il y a de moins en moins de locuteurs natifs de l'anglais, ensuite parce que de moins en moins d'interactions en anglais impliquent un locuteur natif. De plus cela reviendrait à favoriser les locuteurs britanniques de façon injustifiée. Enfin, certains aspects, comme la prononciation, sont quasiment impossibles à acquérir par un apprenant de l'anglais langue étrangère, et sont des marqueurs de classe sociale que les apprenants n'ont pas nécessairement envie d'endosser. La notion d'anglais comme lingua franca (ELF) met ainsi en cause les notions d'anglais standard et de locuteur natif.

Sur le plan régional, cette étude est focalisée d'une part sur des pays où le développement de l'anglais comme discipline universitaire a été peu étudié, comme l'Espagne, la Grèce ou l'Ukraine, d'autre part sur les pays nordiques qui ont la particularité d'avoir développé depuis longtemps de très grandes compétences en anglais et ont amorcé très tôt des discussions très critiques sur l'impact de l'anglais dans la société. On notera l'absence du domaine français ; absence dont on peut regretter qu'elle ne soit pas du tout thématisée ou explicitée, ce qui aurait permis au lecteur de mieux situer les enjeux de l'impact de l'anglais en Europe.

Pour conclure, un mot sur la forme de l'ouvrage, pensé comme une monographie plutôt que comme une somme de contributions différentes. Bien que les sous-parties soient signées de différents auteurs, les interventions de l'éditeur A. Linn dans l'écriture sont fréquentes. Ses synthèses jalonnant le fil du texte contribuent largement à son homogénéité. Une bibliographie de près de 1000 références

2 Dans sa préface, Linn signale qu'il était en train de relire les premières épreuves de l'ouvrage au moment du référendum ayant décidé la sortie du Royaume-Uni de l'UE ; les conséquences du Brexit sur l'avenir de l'anglais en Europe resteront à établir.

et un index des notions viennent compléter cet ambitieux projet.

Jacqueline Léon
HTL – UMR 7597

Rossana De Angelis, *Il testo conteso. Semiotiche ed ermeneutiche nella seconda metà del Novecento*, Pisa, Edizioni ETS, 2014, 293 p., ISBN 978-884673970-4

Il testo conteso est la reprise par Rossana de Angelis de sa thèse de doctorat (Université de Calabre / Université Sorbonne Nouvelle), thèse qui a reçu le prix Vittorio Sainati en 2013.

Les thèmes cruciaux de ce livre sont la définition du concept de « texte » et les problèmes afférents à cette notion, et qui appartiennent à un milieu et à une époque bien déterminés. Dans la seconde moitié du xx^e siècle, les spécialistes de sémiotique et d'herméneutique ont fait du texte un lieu de débat, surtout dans le monde académique francophone. De Angelis justifie le choix de cette thématique par sa popularité croissante pendant les années 1960-1990, que l'on a qualifiées de véritable « tournant textuel ».

La question du texte soulève aussi un problème qui ne se limite pas à cette période-là, à savoir la difficulté que les sciences qui s'intéressent au langage rencontrent quand elles veulent délimiter leur objet de recherche. Ainsi, l'examen de l'épistémologie sous-jacente à la délimitation de l'objet-texte se superpose à la reconstruction du débat théorique. La sémiotique comme discipline dans les deux premiers chapitres, et l'herméneutique philosophique et textuelle dans le quatrième et le cinquième, constituent les deux perspectives qui partagent cet ouvrage. Chacune des deux sections est répartie entre l'analyse de la notion de « texte » et celle de « sens » telles qu'elles sont abordées par les deux

disciplines. Entre ces deux parties, le troisième chapitre concerne le passage d'une discipline à l'autre : il montre comment la sémiotique interprétative a essayé d'ouvrir le texte et d'introduire la dimension référentielle, exclue par la sémiotique structurelle et générative. Cet objectif est atteint par la sémiotique générale d'Umberto Eco, fondée sur le signe et sur la tradition logico-grammaticale de Peirce. Selon la reconstruction de De Angelis, c'est finalement la sémiotique du texte de François Rastier qui a réussi à « rétablir la perspective herméneutique à l'intérieur [de la sémiotique] par une approche interprétative du sens et du texte » (p. 260). La théorie de la sémantique interprétative serait ainsi un croisement possible entre sémiotique et herméneutique. Rastier cherche à aborder la glossématique de Louis Hjelmslev par une approche qui diffère de la démarche structuraliste et générative de Greimas.

En effet, les questions soulevées par la sémantique restent largement négligées dans les différentes parties qui composent la glossématique. Pour Greimas, la sémantique constitue une hiérarchie des sémiotiques et des métasémiotiques, comprises dans un système fermé analogue à celui de la syntaxe. Pour Rastier, le sens, distingué de la signification, est ce qui échappe à ce mécanisme vertical : il ouvre le modèle linguistique sur l'extérieur, faisant surgir le problème de l'interprétation.

En s'intéressant à la référence extratextuelle, la sémiotique et l'herméneutique trouvent une possibilité de dialoguer. Parmi les philosophes de son époque, Ricœur était l'un de ceux qui cherchaient le plus à dialoguer avec la linguistique et la sémiotique. Selon Ricœur, les différentes définitions du signe, conçu comme un élément de référence soit exclusivement interne au système soit déplacé vers l'extérieur, expliquent l'apparition de théories sémiotiques divergentes. C'est toujours la notion de « signe » qui

est remise en question : la théorie établie par le *CLG* de Saussure n'a pas réussi à élaborer une théorie du discours même si Hjelmslev l'a poussée à un niveau de perfection formelle jusqu'alors inconnu. La distinction faite par Benveniste entre « sémiotique » et « sémantique » est donc considérée par Ricœur comme la seule ouverture que la linguistique post-saussurienne a pu opérer pour arriver à une « sémantique philosophique », qui fasse coexister en même temps l'explication du sens et son interprétation.

Benveniste de même que Ricœur ne se limitent pas à la fonction historique de la langue comme canal communicatif et institution sociale mais examinent la façon dont le sujet représente le monde au moyen la langue. En revanche, l'« algèbre du discours » de Hjelmslev exclut les éléments psychologiques et sociologiques du langage. En considérant les théorisations de Ricœur et de Benveniste, on s'éloigne donc beaucoup de la glossématique : leur tentative d'aller au-delà de la leçon saussurienne emprunte une démarche tout à fait différente de celle de Rastier, qui réinterprète Saussure grâce à la médiation de Hjelmslev. En conclusion, selon De Angelis le texte devient un lieu de rencontre de la sémiotique et de l'herméneutique, où se manifeste la question de l'objectivation du sens. Du côté de l'herméneutique, la théorie du texte de Ricœur serait la réalisation d'une rencontre entre la parole et le discours. Cette médiation a beaucoup d'importance dans sa pensée, surtout quand il se confronte à d'autres systèmes, tels que l'anthropologie structurale de Lévi-Strauss ou la sémiotique de Greimas.

Les notions de « texte », de « discours », de « sémantique », de « médiation » et d'« interprétation » telles qu'elles sont conçues respectivement par la sémiotique et par l'herméneutique, présentent des traits similaires entre elles mais marquent aussi une distinction entre les deux disciplines. La théorie de Benveniste et son dialogue avec la philosophie de

Ricœur seraient donc la preuve à la fois de leurs divergences et de la possibilité d'une rencontre.

Cependant, cette conclusion risquerait de ne pas être aussi incontestable que l'auteur voudrait le démontrer. En lisant les pages de *Il testo conteso*, l'impression qui reste est celle d'un travail bien conduit quant au rassemblement des citations et des références, mais qui ne réussit pas à appuyer une thèse ou l'autre au moyen d'une analyse approfondie. En effet, la réflexion conduite par De Angelis part du même objet, le texte, pour l'observer à partir de deux points de vue différents, celui de la sémiotique et celui de l'herméneutique. Les deux disciplines se trouvent placées au même niveau, entre les deux pôles de la compréhension et de l'explication. Le passage de l'une à l'autre reste ainsi horizontal, la quantité des éléments à considérer ne permettant pas d'examiner leur singularité.

C'est un problème dès lors que l'on examine le raisonnement développé à propos de leur rencontre. La réflexion de De Angelis vise à démontrer que la sémiotique interprétative de Rastier est le trait d'union nécessaire entre les deux disciplines. Or, cet argument apparaît comme l'aspect peut-être trop apodictique du traité.

Il faudrait d'abord souligner les critiques formulées par Ricœur à l'adresse de la sémiotique narrative, notamment à propos de trois questions : la manifestation du texte comme simple reflet des structures profondes qui lui sont sous-jacentes, l'attention portée aux invariants récurrents aux dépens des stratégies d'innovation des textes, et l'absence d'une « théorie de la lecture » qui prévoient un « sujet épistémologique » ou « opérateur », capable de faire fonctionner le carré sémiotique mettant en place des transformations que seul le sujet peut réaliser (p. 222). Enfin, une divergence fondamentale demeure autour de la disparition du sujet du discours dans la sémiotique.

De Angelis cite des tentatives de médiation, et observe aussi que Ricœur ne considère pas les derniers travaux de Hjelmslev dans lesquels sont questionnés les résidus psychologiques et sociologiques repoussés par la glossématique. Dans ses dernières réflexions, Ricœur arrive à la notion de compréhension grâce à la médiation de l'explication, et donne ainsi à l'herméneutique la tâche de raccorder les différents niveaux de la sémiotique à l'aide de ces instruments. Néanmoins, il reste à savoir comment cette introduction de la subjectivité herméneutique pourrait être mise en contact avec l'objectivité de la sémiotique.

En définitive, la question de la subjectivité semblerait donc être proche de celle du discours. Envisagé comme l'élément opposé à la parole dans la perspective du texte, le discours présente plusieurs points de contact avec l'herméneutique, comme le démontre le rapprochement entre Benveniste et Ricœur. Un approfondissement de cet aspect, ainsi que de l'utilisation par Ricœur des concepts et de la terminologie propres à Benveniste, pourraient peut-être ouvrir des pistes de réflexion fécondes.

Silvia Frigeni

Université Sorbonne nouvelle - HTL /
Sapienza, Université de Rome

Assunção, Carlos, Gonçalo, Fernandes & Kemmler, Rolf, *History of linguistics 2014 – selected papers from the 13th International Conference on the History of the Language Sciences (ICHoLS XIII)*, Studies in the History of the Language Sciences 126, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, 2016, 277 p., ISBN 978 90 272 4617 2.

Comme l'indique le sous-titre, ce volume rassemble vingt contributions présentées au colloque ICHoLS XIII qui s'est tenu à Vila

Real (Portugal) en août 2014. L'ensemble est divisé en quatre parties, une première traitant de questions générales, les trois suivantes étant chronologiques (l'Antiquité et Moyen-Âge / de la Renaissance au XVIII^e siècle / du XIX^e à aujourd'hui).

« What do we talk about, when we talk about the history of linguistics ? » de Margaret Thomas recense la part dévolue à l'histoire de la linguistique dans les manuels universitaires des États-Unis. Au terme d'un rapide sondage auprès d'étudiants, il ressort que, dans la liste qui leur avait été soumise, seules quatre personnalités sont identifiées par une majorité d'entre eux : Chomsky, Labov, Saussure et Sapir. Sur vingt-et-un ouvrages en anglais parus entre 1947 et 2006, deux prennent pour fil rouge l'histoire de la discipline (Fries 1965 ; Dinneen 1968) quand six, dont Gleason (1955) et Hockett (1958), n'y font aucune référence. Une vision téléologique de la « linguistique cartésienne » de Chomsky semble dominante, non sans effets négatifs sur la compréhension des concepts et des enjeux. Ricardo Cavaliere, « On the concept of grammatical tradition and its application to linguistic studies in Brazil » se consacre à l'autonomisation de la grammaire lusiste sud-américaine. « The history of the concept of lexicography » de John Considine revient sur les notions de lexicographie et de dictionnaire, dont la mise en forme en anglais remonte à Samuel Johnson qui, en 1755, reprenait le modèle fixé deux siècles et demi auparavant par Calepino (1440-1510). « The relation of gesture to thought and language » de T. Craig Christy se fonde sur les sciences cognitives pour refuser la théorie stadiale d'une gestuelle précédant le langage au profit d'une théorie de la co-évolution qui argumente, entre autres, à partir de l'effet McGurk (la prise en compte de l'information visuelle de la posture articulaire dans la détermination des phonèmes). La co-évolution est attribuée au partage d'une même architecture neurologique

sous-jacente au geste et au langage.

La seconde partie s'ouvre avec l'étude de Raf Van Rooy : « The Ancient Greek and Byzantine notion of *dialektos* ». Il pointe la transition qui, passant d'une acception géographique à une interprétation ethnique, a permis un transfert du concept au-delà de l'aire hellénophone. « On the typology of ancient grammars » de Anneli Luhtala distingue trois méthodes de présentation de la morphologie nominale dans les grammaires anciennes et médiévales : (i) une déclinaison exhaustive (Donat), (ii) une extrapolation à partir du génitif (Priscien), (iii) l'énoncé de règles, spécialement pour les méthodes d'apprentissage destinées à des natifs. L'article en montre l'utilisation par une dizaine d'auteurs, et l'extension progressive de la méthode par règles. « L'interjection dans la tradition grammaticale, de l'Antiquité à l'Humanisme » de Bernard Colombat interroge le statut de cette catégorie dans la nomenclature grammaticale, entre l'équivalent d'une holophrase qui loge dans l'esprit une signification correspondant à celle d'une proposition et une analyse technique qui peine à attribuer un statut de type adverbial en raison de l'incomplétude morpho-syntaxique. « Classification of words in ancient Sanskrit grammars » d'Émilie Aussant est consacré au classement des parties du discours dans la tradition sanskrite qui, à partir de Pānini, aboutit à une subdivision en trente-deux classes distribuées sur sept niveaux (p. 99). La question est rendue difficile du fait que l'*Aṣṭādhyāyī* ne suit pas un plan progressif. Un aperçu des grammaires post-paninéennes montre la pérennité de ce classement.

La partie consacrée à la période du XVI^e au XVIII^e siècle commence par une monographie de Rogelio Ponce de León Romero qui étudie la diffusion au Portugal du *Libellus de constructione octo partium orationis* (1513) en montrant son influence sur cinq grammaires publiées en latin de 1535 (Sousa)

à 1557 (Homem). María José Corvo Sánchez étudie l'œuvre de Juan Ángel de Zumaran qui a eu recours à une méthode d'apprentissage par dialogues qu'on retrouve dans quatre ouvrages de cet auteur parus de 1617 à 1634. Kerstin Ohligschlaeger-Lim, « Models of language and mankind in the milieu of the "Ideologues" », revient sur la question du langage des sciences dans la philosophie des Lumières telle qu'elle a été résumée par Condillac : « Toute langue est une méthode analytique, et toute méthode analytique est une langue ». À partir des vingt-trois réponses au prix proposé par l'Institut National des Sciences et des Arts à deux reprises, en 1797 et 1799, en particulier celles de Degérando, de premiers éléments de réponse sont apportés mais l'article semble inachevé. Gerda Haßler, « Degérando's three prize essays and the shift in linguistic thought at the turn of the 19th century », avec les mêmes données, et après une biographie de Degérando, compare ses réponses aux deux concours avec ses autres publications parues de 1800 à 1802. Il apparaît comme un intercesseur entre le sensualisme condillacien et le rationalisme des Idéologues, dans une appropriation de Kant, anticipant l'éclectisme de Victor Cousin.

Dans la dernière partie, Savina Raynaud, « Anton Marty's philosophy of language and his dialogue with linguists » rappelle que A. Marty, élève de Brentano, était un partisan du transfert des méthodes des sciences naturelles dans les sciences humaines. Il a en particulier engagé un débat avec Miklosich sur les phrases sans sujet, au point de rencontre de la logique et de la syntaxe, en s'inspirant de la forme interne du langage et des acquis de la psychologie. « Voices form the field. Edward Sapir's study of takelma » de Pierre Swiggers retrace une « line of descent » (Hoenigswald) en rappelant quelles sont les connaissances accumulées sur le takelma, une langue éteinte que Sapir prend en exemple dans *Language*

(1921). Swiggers rappelle que la seule étude scientifique a été conduite par Sapir en trente-trois jours en 1906, à partir de quoi il a publié une collection de textes en 1909 et une grammaire en 1912. Le corps de l'article est un commentaire de la correspondance entre Sapir et Boas, de leurs différends, des difficultés rencontrées sur le terrain, un document du plus haut intérêt, impeccablement commenté, et qui met en lumière les rapports du structuralisme linguistique nord-américain avec la mythologie et l'ethnographie (cf. lettre du 1^{er} septembre 1906 de Sapir à Boas, p. 187). « Saussure et la temporalité – Une recherche terminologique (1881-1891) » d'Alessandro Chidichimo se fonde sur un inventaire des termes (et des concepts) forgés par Saussure quand il traite du temps, au-delà de la classique opposition synchronie/diachronie. L'auteur suit le progrès des concepts à travers les manuscrits de Harvard (apparition du terme « synchronie ») et « De l'essence double du langage » (pour « diachronie », « anachronie » et « panchronie ») jusqu'à ce récapitulatif découvert dans les manuscrits :

« Le fait singulier de la parfaite correspondance entre les points de vue :

diachronique = phonétique [i.e. phonologique]

épichronique = morphologique

anachronique = étymologique

panchronique = phonologique [i.e. phonétique] » (p. 198)

Avec « Compléments indirects et circonstanciels dans la grammaire française au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle », Sophie Piron expose la façon dont les syntagmes prépositionnels (compléments indirects et circonstanciels) ont été analysés à travers des grammaires publiées entre 1860 et 1889, faisant de

cette question un indicateur des transformations de la grammaire scolaire. Cinq approches – sémantique, logique, notionnelle, grammaticale et paradigmatique (« par substitution ») – sont distinguées sans justification particulière du choix des ouvrages. « Poétique saussurienne, poétique jakobsonienne. Quels rapports ? » de Pierre-Yves Testenoire revient sur la relation entre deux conceptions dont l'un des éléments, et non le moindre, est le rôle joué par Jakobson dans la popularisation des anagrammes – un inventaire est fourni en note p. 220 – qualifiés par lui de « Saussure's most daring and lucid discoveries ». Il en tirait argument pour réfuter les deux principes de départ de Saussure : la linéarité et l'arbitraire. P.-Y. Testenoire note des similarités entre le « mot-thème » des anagrammes et les « keywords » de Jakobson, le principe de parité postulé dans la versification et la méthode d'exposition tandis que les deux auteurs s'opposent puisque Jakobson postule que « toute équivalence de son est interprétée en termes d'équivalence de sens », i.e. de paronomase, au rebours de l'entreprise anagrammatique. De même divergent-ils sur la part du hasard et de la subjectivité dans les processus étudiés mais Jakobson estompe ces différences pour ramener l'entreprise saussurienne à une confirmation de ses propres hypothèses, non sans contresens. « A first history of Functional Grammar » de J. Lachlan Mackenzie revient sur la vie et l'œuvre du fondateur de cette école, Simon C. Dik, depuis sa formation jusqu'à la publication de *Functional Grammar* en 1978, sur les différentes versions qu'il en a données et sur l'émergence de variantes de la théorie, jusqu'à la refondation en « Functional Discourse Grammar » par Kees Hengeveld – absent de l'index des noms. « Polysemy in 19th century linguistic studies in Chile » de Dario Rojas fait du terme « polysémie » un repère dans le débat qui a opposé au

Chili les partisans d'un espagnol castillan et ceux qui voulaient accompagner l'établissement de la nouvelle république en faisant de son usage dialectal le parler officiel du pays. Les controverses entre Andrés Bello, Valentín Gormaz, Zorobabel Rodríguez, Camilo Ortúzar et Fidelis del Solar entre 1847 et 1893 sont passées en revue sans que toutes les conditions externes du débat soient restituées. « Presupposition and implicitness in the 20th century » de Béatrice Godart-Wendling et Layla Raïd étudie les liens de l'implicite et de la présupposition depuis Frege et Russell (dans une perspective logiciste) jusqu'à Fillmore et Ducrot dont l'orientation était plus résolument linguistique. Il est procédé à un examen des propositions initiales de Frege et Russell et des relectures qui en ont été faites par Wittgenstein, Strawson et Austin. Ducrot a critiqué l'hétérogénéité des conditions de félicité posées par Fillmore et leur validité en termes de conditions de vérité et de connaissances supposées, une révision qui conduisait à un renforcement de la prise en compte des faits de langue.

Si ce volume reflète bien la diversité des contributions présentées à ICHoLS, les qualités et la vitalité de l'histoire de la linguistique, on peut craindre que

les chercheurs en quête d'informations sur l'un des différents domaines traités ne se reportent pas spontanément à cet ouvrage. L'extension chronologique (vingt-cinq siècles, une moitié des contributions traitant d'études conduites depuis 1850) et géographique (aucune communication ne concerne l'Afrique ou l'Asie en dehors du sanskrit) dessine les champs d'attraction majeurs. Les études sur l'Antiquité et le Moyen-Âge traitent de grammaire, celles sur la Renaissance et l'âge classique de l'enseignement des langues et de la philosophie du langage et, pour les XIX^e et XX^e siècles, à côté des études sur Saussure et Sapir, c'est surtout la grammaire et la sémantique qui sont concernées. À sa façon, ce volume porte témoignage de ce qu'il en est aujourd'hui des études sur la linguistique et de leur méthode : un champ d'étude transatlantique qui privilégie l'analyse des conditions scientifiques (plutôt que sociales) de la conceptualisation et de la transmission des connaissances, un domaine où prévaut l'étude interne des textes et des manuscrits.

Gabriel Bergounioux
Université d'Orléans – LLL

OUVRAGES DE COLLABORATEURS /
PUBLICATIONS BY ASSOCIATES³

Claude Blanckaert, Jacqueline Léon, Didier Samain (dir), *Modélisations et sciences humaines : figurer, interpréter, simuler*, Paris, L'Harmattan, 2016, 457 p., ISBN 978-2-343-09294-2

Depuis quelques décennies, dans la littérature scientifique en général, et dans les sciences humaines en particulier, se sont installés les termes de *modèle* et de *modélisation*. Mais quel sens donner à ce phénomène ? Qu'entend-on par *modèle* et *modélisation* ? Sont-ce des termes spécifiques aux sciences humaines ? Des liens peuvent-ils se nouer avec les mathématiques, par exemple ? Cet ouvrage propose un état des lieux et des usages.

Valentina Bisconti, *Le sens en partage, Dictionnaires et théories du sens. XIX^e–XIX^e siècles*, Lyon, ENS éditions, 2017, 402 p., ISBN 978-2-84788-852-2

Peut-on identifier la signification comme objet spécifique d'un seul domaine d'études ? Bien avant l'institution de la sémantique au XIX^e siècle, la signification est analysée empiriquement par les lexicographes. S'agit-il d'une filiation ? La sémantique linguistique naît-elle de la lexicographie monolingue ?

Une dialectique, sans cesse réactivée dans le temps et à travers les différentes

écoles, s'instaure entre sémanticiens et lexicographes en raison du partage conflictuel de cet objet commun qu'est le sens, ainsi que de toute une série de questions annexes : le statut du mot, l'articulation entre état de langue et histoire, la tension entre norme et usage, le choix entre polysémie ou homonymie, la place du locuteur dans le changement linguistique, etc.

Cette dialectique entre un savoir-faire empirique (lexicographie) et un savoir savant (sémantique) en matière de sens ne saurait s'expliquer par les conditions d'émergence et les incertitudes de méthode de la nouvelle discipline. Une méfiance tenace envers les dictionnaires est présente aussi bien chez les philologues du XIX^e siècle que chez les linguistes, lexicologues et sémanticiens du XX^e siècle travaillant dans des cadres théoriques aussi différents que le structuralisme, le générativisme et le cognitivisme. L'ouvrage explique ainsi les transferts de méthode réciproques entre sémantique et lexicographie et montre à quel point la tension interdisciplinaire est une dynamique constitutive des savoirs sur le sens.

Marcio Alexandre Cruz, Carlos Piovezani, Pierre-Yves Testenoire, dir, *Le discours et le texte : Saussure en héritage*, Louvain-la-Neuve, Academia-L'Harmattan, 2016, 219 p., ISBN 978-2-8061-0251-5 [Version brésilienne : *Saussure, o texto e o discurso. Cem anos de heranças e recepções*, São Paulo, Parábola, 2016, 232 p. ISBN : 978-85-7934-122-9]

Un siècle après la parution de *Cours de linguistique générale* (1916), que reste-t-il de Saussure ? Pour la linguistique contemporaine, la pensée saussurienne est-elle un héritage revendiqué ? assimilé ? rejeté ? ignoré ? Et qu'en est-il spécifiquement pour les champs des sciences du langage, comme les linguistiques du discours et du texte, qui se

3 Les « collaborateurs » d'HEL sont les membres du laboratoire HTL ainsi que les membres du bureau de la SHESL. Leurs ouvrages ne peuvent donner lieu à compte-rendu dans HEL. / Members of the HTL research team and the SHESL board are considered as « associates » of HEL. Their publications may not be reviewed.

sont construits sur le dépassement de la langue saussurienne ? C'est à ces questions que tente de répondre cet ouvrage. Il réunit les contributions de chercheurs européens et brésiliens qui interrogent le rôle de Saussure dans le développement des concepts de texte et de discours en linguistique, depuis un demi-siècle jusqu'à aujourd'hui.

Béatrice Godart-Wendling et Layla Raïd (dir.), *À la recherche de la présupposition*. Londres, Iste éditions, 2016 (Collection Sciences cognitives, Série Les concepts fondateurs de la philosophie du langage), 238 p., ISBN 978-1-78405-209-6

L'énoncé « Où avez-vous mis le corps ? » présuppose qu'il y a un cadavre et que vous l'avez caché. La plupart de nos échanges langagiers sont ainsi porteurs de présuppositions qui contraignent sémantiquement et pragmatiquement nos prises de parole. La conceptualisation de ce phénomène est complexe et nécessite de mettre en œuvre une théorie du contenu qui distingue l'objet déclaré de l'énonciation de ce qui est exprimé tacitement.

Des mondes antiques aux sciences du langage contemporaines, *À la recherche de la présupposition* sonde l'histoire des systèmes linguistiques, philosophiques et logiques, afin de dégager les différentes théorisations de ce concept devenu central au xx^e siècle dans la philosophie du langage. La première partie explore la présupposition dans l'analyse linguistique antique, médiévale et classique. La seconde partie examine, aux xix^e et xx^e siècles, les différentes approches pragmatiques, cognitives ou formelles, et présente les apories et questionnements actuels soulevés par la présupposition.

Louis Hjelmslev, *Système linguistique et changement linguistique*, traduction d'Anne-Gaëlle Toutain, avec la collaboration de François Émion, édition critique par Anne-Gaëlle Toutain, Paris, Classiques Garnier, 2016, LXIII-194 p., ISBN : 978-2-406-06468-8

Ce livre est un ensemble de douze conférences données par Hjelmslev à l'université d'Aarhus en 1934. C'est là la première traduction en français et la première édition critique de cet ouvrage du linguiste danois, qui n'avait été traduit qu'en espagnol.

Jacqueline Léon et Sylvain Loiseau (eds), *History of quantitative linguistics in France*, Lüdenscheid, RAM-Verlag, 2016 (Studies in Quantitative Linguistics, 24), ISBN 978-3-942303-44-6

Cet ouvrage, consacré à l'histoire de la linguistique quantitative en France, est centré sur les recherches ayant impliqué des méthodes mathématiques ou l'usage et l'interprétation de données quantitatives, à l'exclusion des méthodes computationnelles, des grands corpus et de la modélisation formelle. La linguistique quantitative a un statut spécial en France. Contrairement à d'autres pays, elle est une des voies de la formalisation de la linguistique et de son automatisation. Dans les années 1940-1950 les recherches en linguistique quantitative se caractérisent par le développement des études statistiques de vocabulaires à la fois sous l'impulsion de linguistes (Mario Roques, Marcel Cohen, Pierre Guiraud, Georges Gougenheim, Charles Muller) et de mathématiciens (Benoît Mandelbrot, René Moreau). Elles ont donné lieu à la création du premier

grand corpus, le *Trésor de la Langue Française*, et aux développements de la lexicométrie dès les années 1960. Avec cette dernière, les statistiques lexicales ont évolué vers les statistiques textuelles et une importance accordée aux corpus textuels encore perceptible aujourd'hui. L'ouvrage aborde également des modèles et des théories mathématiques influentes dans les recherches menées en France comme l'analyse des correspondances de Jean-Paul Benzécri, la théorie des catastrophes de René Thom et la morpho-dynamique de Jean Petitot. Au fil des onze contributions de l'ouvrage sont abordées les questions suivantes sur les rapports entre linguistique et mathématiques : Quelle modélisation du langage est opérée par les mathématiques ? Les statistiques doivent-elles être considérées par les sciences du langage comme de simples outils ou bien de véritables modèles ? Quelles ont été, durant la période

considérée, les contributions de la linguistique quantitative à la linguistique ?

Anne-Gaëlle Toutain, *Entre langues et logos : Une analyse épistémologique de la linguistique benvenistienne*, 2, Berlin, De Gruyter Mouton (Études de linguistique française), 2016, 475 p., ISBN : 978-3-11-048340-6

Cet ouvrage s'attache, au moyen d'une analyse épistémologique minutieuse d'une part significative du corpus benvenistien, à mettre en évidence une spécificité remarquable de la linguistique benvenistienne, qui rend l'impasse à laquelle elle conduit tout particulièrement digne de réflexion : d'être tout à la fois présaus-surienne lorsqu'il s'agit de linguistique générale et éminemment saussurienne dans son versant idiomologique.